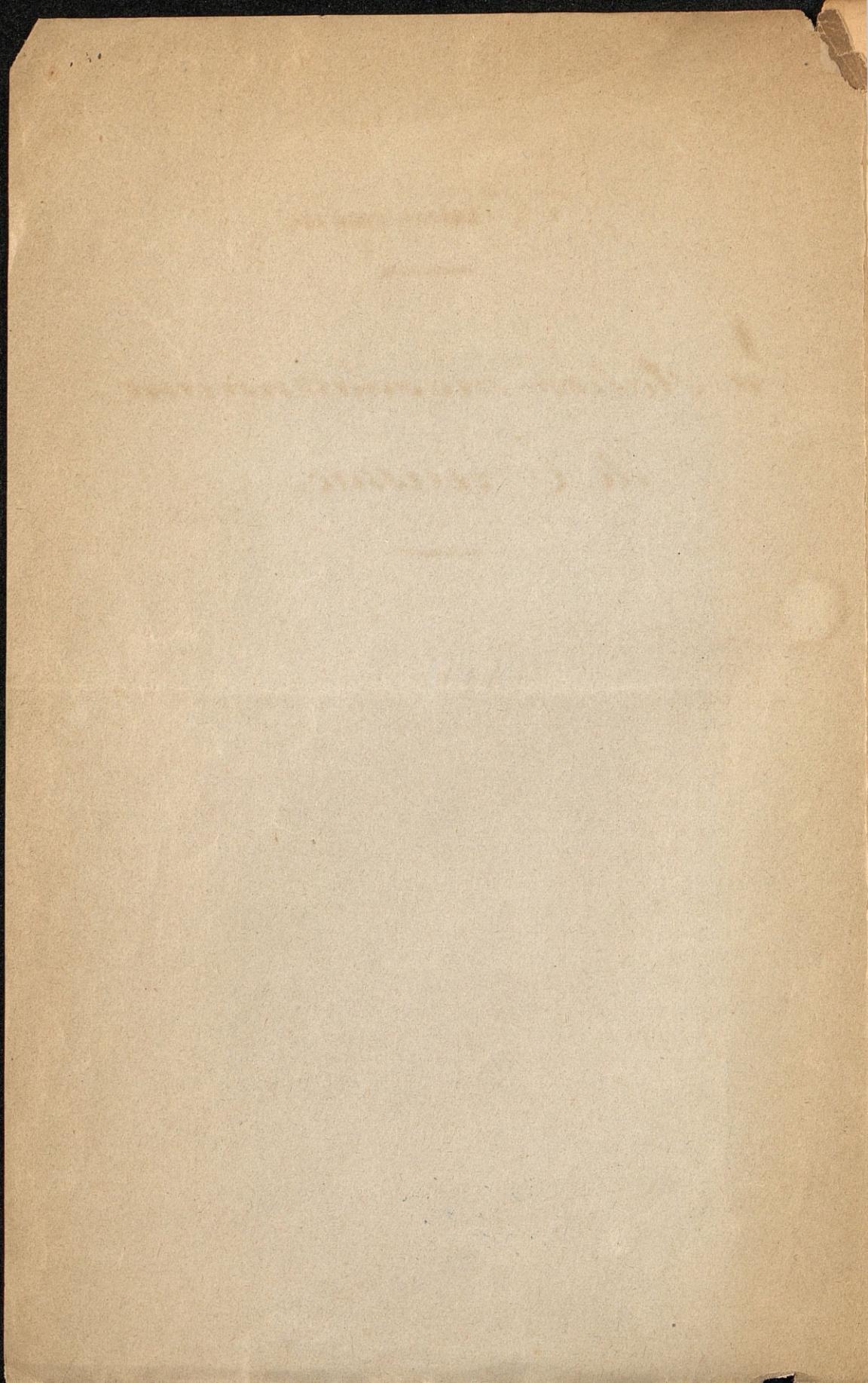


2286.

J. Champagne.

La station magdalénienne
de Trélissac





Champagne 2886
571

LA

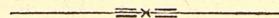
STATION MAGDALÉNIENNE DE TRÉLISSAC

PRÈS PÉRIGUEUX (DORDOGNE)

PAR

J. CHAMPAGNE

PRÉPARATEUR À LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX



L'abri sous roches magdalénien de Trélissac est situé au sud du même plateau qui renferme la station chelléenne signalée l'année dernière (1), et à une centaine de mètres de celle-ci. Le sol archéologique est à une hauteur de huit mètres environ au-dessus du niveau actuel de la rivière l'Isle et à cinq mètres au-dessus de la route de Périgueux.

Sans la création de cette route, les trésors archéologiques que renfermait cette station seraient sans doute encore ignorés. En effet, si l'on considère la disposition que devait affecter ce côté du plateau avant les travaux auxquels elle a donné lieu, on voit qu'il y avait là une falaise à pic, dépassant le sol de deux mètres environ, et à sa base un talus qui se prolongeait en pente jusqu'à la rivière.

C'est ce talus qui a été en grande partie détruit, et avec lui, ce qui est plus regrettable, une très large portion de la station magdalénienne, qui se trouve aujourd'hui réduite à une sorte de galerie sur le restant de rocher compris entre la falaise-abri et la tranchée de la route.

En 1880, une partie des terrains qui composent la couche archéologique s'étant désagrégée, tomba sur le bord de la route, entraînant avec elle quelques silex taillés.

(1) Dr G. Lasserre et J. Champagne, *La station chelléenne de Trélissac*. (Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux, 1896, n° 4, pages 109-112.)

PL 372

BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX

M. Goupié, de Périgueux, qui se trouvait par hasard de passage à Trélissac, trouva ces silex, dont il reconnut aussitôt la grande valeur scientifique, et, ayant cherché quelle pouvait bien être leur situation primitive, il ne tarda pas à découvrir la station qui fait l'objet de cette notice.

Il entreprit aussitôt une fouille, qui lui donna la certitude qu'une habitation de l'homme quaternaire devait se trouver dans ces abris. Mais la grande dureté du terrain, jointe aux difficultés de la fouille et à la rareté des silex taillés dans cette partie de la station, lui fit bientôt cesser ses recherches.

En 1892, je pratiquai une petite fouille dans cet abri, et je m'assurai ainsi que la partie la plus importante de la station restait encore à découvrir.

Je dus remettre la suite de mes recherches à l'année 1896. La découverte de superbes spécimens de silex taillés, se rapportant au début de l'époque magdalénienne, vint bientôt récompenser mes travaux.

L'accumulation des débris pierreux détachés de la falaise supérieure, qui devait probablement se prolonger autrefois en surplomb, ainsi que semble l'indiquer une cannelure large et peu profonde qui se trouve à la base, a donné lieu à la formation d'une épaisse couche calcaire, dont les éléments, soudés par l'action des eaux atmosphériques, ont acquis une très grande dureté.

C'est dans cette couche que se trouvaient les silex taillés, mélangés à quelques rares débris osseux, à des morceaux de charbon et des cendres indiquant la présence d'un foyer.

Le terrain quaternaire atteignait par places jusqu'à un mètre d'épaisseur, et il était recouvert d'éboulis et d'une mince couche de terre végétale.

J'ai continué mes fouilles jusqu'au fond de l'abri. Les déchets de taille des silex étaient très abondants, comme dans toutes les stations quaternaires; mais les objets bien achevés et entiers sont rares partout. Les ossements ont été détruits par l'eau, et c'est à peine si j'ai rencontré quelques débris d'os de renne, et deux molaires de cheval.

Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer à propos de la station du Petit-Puyrousseau⁽⁴⁾, l'homme quaternaire choisissait de préférence ses habitations hors de la portée des crues des cours d'eau voisins. Ce fait s'observe dans un grand nombre de stations du Périgord, notamment à Tourtoirac, La Massounie, Badegoule, Le Souci, etc.

La station de Trélissac étant placée à huit mètres au-dessus du niveau de l'Isle, dont les eaux sont encore très poissonneuses, exposée en plein sud, abritée des vents du nord par le plateau, présentait naturellement des avantages qui ne pouvaient être dédaignés par des hommes dont les rochers étaient la demeure habituelle.

Industrie. — Parmi les objets usuels, les plus nombreux sont certainement les lames ou couteaux de silex, soit que l'homme les ait employées pour dépecer les animaux qui servaient à sa nourriture, soit qu'il voulût en faire d'autres instruments, tels que burins, grattoirs, etc.

Les lames de Trélissac sont, en général, très irrégulières, comme celles de l'époque solutréenne. Cependant, à côté de ces rebuts, j'en ai trouvé quelques-unes, rares il est vrai, qui sont de véritables chefs-d'œuvre et dénotent une habileté de main remarquable.

Leur longueur est très variable; la plus grande qu'ait fournie la station, mesure 147 millimètres.

A côté des lames se placent naturellement les noyaux de silex qui ont servi à leur fabrication. On les désigne ordinairement sous le nom de *nuclei*. Ce sont des blocs irréguliers, portant sur leurs côtés les traces des lames qui ont été détachées. Ces *nuclei* ne sont pas rares à Trélissac.

Parmi les objets retouchés, viennent en première ligne ceux que l'on désigne sous le nom de grattoirs. Ce sont des lames de silex dont l'une des extrémités est retouchée ordinairement en demi-cercle convexe à bord tranchant. Ceux de Tré-

(⁴) Dr G. Lasserre et J. Champagne. *La station magdalénienne du Petit-Puyrousseau.* (Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux, 1896, n^o 7-8, pages 200-206.)

lissac sont retouchés avec le plus grand soin et pourraient être aisément confondus avec des grattoirs de l'époque solutréenne, époque par excellence de la taille des silex.

Dans les grattoirs de grandes dimensions, les bords latéraux sont souvent abattus par de fines retouches, ce qui indique que ces instruments devaient être tenus directement à la main.

Il arrive souvent dans ce cas que les deux extrémités sont taillées en grattoirs, ou encore que l'une d'elles est taillée en burin, en poinçon, etc.

A côté de ces grands grattoirs, les stations magdaléniennes en renferment aussi de beaucoup plus petits qui devaient être emmanchés, comme ceux que l'on trouve encore de nos jours chez les Groenlandais (¹).

Cette forme en demi-cercle peut varier, et j'ai même rencontré à Trélissac des grattoirs dont le tranchant est complètement rectiligne. Ces derniers instruments peuvent servir de transition entre les vrais grattoirs et ceux qui sont désignés sous le nom de grattoirs concaves. Dans ces derniers, par une série de retouches, l'homme quaternaire a produit un demi-cercle concave, ou, plus souvent, un angle rentrant. Ces instruments servaient probablement pour arrondir les instruments en os et en corne de renne.

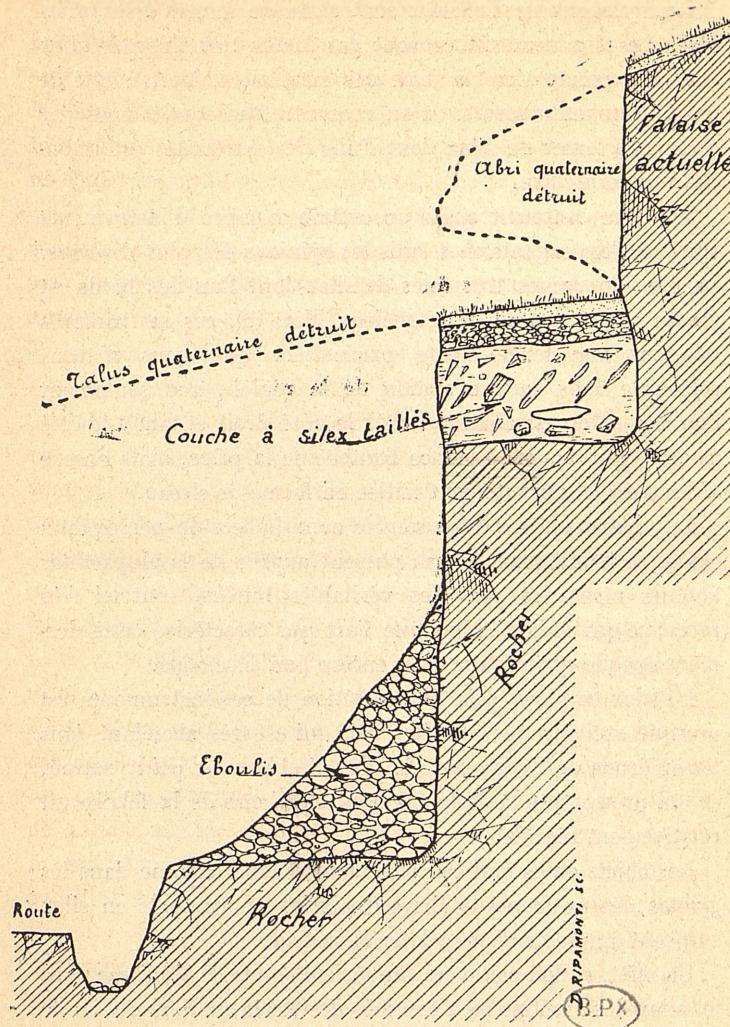
Une forme particulière de grattoirs que l'on rencontre surtout dans les stations solutréo-magdaléniennes de la vallée de la Vézère (²), consiste en une lame de silex dont l'une des extrémités présente un double-grattoir concave, ce qui lui donne à peu près l'aspect d'une tête d'oiseau. La station de Laugerie-Haute, à Tayac, m'a fourni un de ces grattoirs en tête d'oiseau, qui est retouché en grattoir ordinaire à l'autre extrémité.

Après les grattoirs, et presque en aussi grand nombre, viennent les instruments désignés sous le nom de burins. Ce sont de simples lames de silex dont l'une des extrémités est taillée en double biseau. Dans les instruments bien achevés,

(¹) Ad. et G. de Mortillet. *Le musée préhistorique*, n° 301.

(²) En particulier, les Roches à Sergeac et la Balutie à Montignac.

les côtés sont abattus par une série de retouches, ce qui indique qu'ils étaient tenus directement à la main.



Comme les grattoirs, ces instruments sont souvent doubles et varient considérablement dans leurs dimensions. Il peut

encore arriver que l'une des extrémités est taillée en burin et l'autre en grattoir.

Les poinçons de Trélissac sont aussi de formes très variables. Le plus souvent, ce sont des lames très fines de silex avec une pointe aiguë à l'une des extrémités. Mais, à côté de ces délicats instruments, on en rencontre qui sont formés par d'épaisses lames de silex dont l'une des extrémités est retouchée en pointe fixe.

Trélissac contenait aussi un certain nombre d'instruments sur l'emploi desquels on a émis les opinions les plus diverses. Ce sont des lames très fines de silex dont l'un des bords est abattu par une série de retouches. Mais ici, ces instruments affectent une forme toute particulière que nous n'avons retrouvée dans aucune station de la région, non seulement l'un des côtés est abattu, tantôt le côté droit et tantôt le côté gauche, par rapport à la face bombée de la pièce, mais encore la base est très artistement taillée en forme de ciseau.

Les instruments connus sous le nom de becs-de-perroquet à cause de leur forme, et qui passent auprès de la plupart des auteurs modernes pour les véritables burins, sont ici très rares, ce qui indique bien que l'art qui caractérise cette dernière époque quaternaire était encore peu développé.

Le silex employé pour la confection de ces instruments est presque exclusivement le silex noir qui est très abondant dans les environs de Périgueux. Ce silex s'est peu ou point patiné, ce qui prouve que la destruction du surplomb de la falaise est relativement récente.

Les objets en os font complètement défaut, comme dans les grottes des environs de Brive, mais les instruments en silex suffisent amplement pour dater la station.

En effet, si l'on compare une série d'objets de Trélissac avec les silex des stations bien connues des Roches à Sergeac, ou de la Massounie à Condat-sur-Vézère, on voit qu'il y a la plus étroite ressemblance. On pourrait croire que c'est le même ouvrier qui a façonné les objets de ces diverses stations.

Ceci nous permet donc de placer en toute sécurité la station

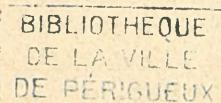
de Trélissac à l'époque de transition entre les riches stations solutréennes de la Dordogne, dont les silex de Trélissac ont conservé la finesse de la taille et les stations purement magdalénienes. C'est à cette époque de transition que certains auteurs ont donné le nom d'époque d'Aurignac, et que l'on nomme plus ordinairement époque solutréo-magdalénienne.

Dès le début de mes fouilles, j'ai rencontré un assez grand nombre de petites pierres ayant subi l'action du feu. La plupart sont des débris de quartz ou d'autres pierres dures. Certaines d'entre elles sont couvertes de facettes d'éclatement, comme si on les avait brusquement trempées dans l'eau en les tirant du feu. Ce fait semble indiquer que nos sauvages ancêtres savaient déjà chauffer de l'eau avec des cailloux, comme le font encore certaines peuplades.

Mais, pour cela, il leur fallait des récipients, et la plupart des auteurs n'admettent pas l'existence de la poterie pendant les temps quaternaires. Le seul vase connu qui soit incontestablement de l'époque du renne est une grande géode naturelle portant d'un côté des traces de feu. C'était donc un vase de cuisine. Cet intéressant objet a été découvert dans la station type de la Madeleine, commune de Tursac (Dordogne).

Déjà, à cette époque, le travail manuel était assez avancé, ainsi que le montrent les gravures et sculptures en os et en cornes de renne qui nous sont parvenues. Il ne me semble donc pas extraordinaire que les hommes qui faisaient de tels chefs-d'œuvre aient pu se fabriquer très facilement des vases pouvant contenir de l'eau.

Pour une cause quelconque, ces vases ne pouvaient pas aller sur le feu, ce qui explique la présence de ces pierres brûlées, non seulement à Trélissac, mais encore dans la plupart des stations que j'ai pu visiter.



Bordeaux. — Imp. G. GOUNGUILHOU, 11, rue Guiraud.

